

Peut-on sortir du cadre ?

Emilienne Baneth-Nouailhetas

1. Le cadre.

Dans le dernier roman de Salman Rushdie, *The Ground Beneath Her Feet* (1999), l'un des personnages déclare : « You cannot grasp the whole picture unless you step outside the frame. » La réflexion qui suit part de cette proposition et s'inscrit dans un travail sur l'idéologie et le langage que je mène depuis deux ans. L'aspiration au hors-cadre présuppose qu'il y a un passage au sein de la perception qui permettrait de s'extraire en quelque sorte d'une « condition » pour la saisir telle qu'elle est, plutôt que telle qu'elle est représentée par la tradition.

Au contraire, la critique post-coloniale tend à reconnaître l'omniprésence des schémas de représentation qui marquent la perception politique et critique : « It is impossible, of course, to mark off a group as an entity without sharing complicity with its ideological definition. », suggère ainsi Gayatri C. Spivak.¹ Autrement dit, on ne peut pas traiter d'une situation de différence, d'étrangèreté, sans « traiter avec elle, sans négocier avec elle l'emprunt que je lui fais pour parler d'elle »². Ce qu'affirme ici Derrida au sujet de la métaphore est valable également pour les représentations de l'étrange et de l'étranger : on ne peut parler de cadre, ou de cliché, sans parler dans une certaine mesure « avec » ce cadre, avec ce cliché. Car prétendre sortir radicalement du cadre d'une représentation, donc s'arracher d'un mode de perception marqué par une doctrine ou une idéologie, c'est simultanément s'ériger en autorité, en réceptacle privilégié de la vision « vraie » : c'est donc faire pendant, écho, à la représentation niée.

Cela ne signifie pas que la mise à distance est impossible : c'est ce que travaille le texte littéraire dans sa pratique du langage commun. Il y a comme un étirement de la langue à travers la mise en évidence de la diversité des discours idéologiques possibles.

Croire que l'on peut « sortir du cadre » revient à nier la relation entre la langue et l'événement, à voir une cassure dans ce matériau qu'est le langage de la perception. A mon avis la transitivité entre la langue et l'événement est telle que l'on ne peut pas « sortir » pour décrire, puisque toute description est une imbrication – et une implication – dans l'événement.

¹ Gayatri C. Spivak, *In Other Worlds : Essays in Cultural Politics*, New York & London, Methuen, 1987, p. 18.

² Jacques Derrida, *Psyché - Invention de l'autre*, Paris, Galilée, 1987, p. 64.

L'idéologie est précisément cette imbrication entre langage-pensée et perception de l'événement, dont on ne peut ni « purifier » la langue, ni affranchir l'histoire.

2. *L'idéologie.*

L'idéologie est une énergie interprétative à laquelle on ne peut se soustraire, et en même temps elle peut provoquer une sclérose centripète de la représentation lorsqu'elle opère un rétrécissement du champ d'interprétation, indexé à une parole donnée, sacrée, historiquement érigée en modèle. Alors l'idéologie devient un mode de dissimulation, non du réel, mais de toutes les autres interprétations possibles. La force du texte rushdien est précisément de reconnaître l'omniprésence de l'idéologie tout en affirmant son engagement éthique, par exemple dans la diatribe contradictoire et ironique qui suit :

Genocide occurs ; no it doesn't. Nuclear waste contaminates large swathes of entire continents, and we all learn words like « half-life ». But in a flash all the contamination has gone, the sheep aren't ticking, you can happily eat your lamb chops. [...] These things are bad for you : sex, high-rise buildings, chocolate, lack of exercise, dictatorship, racism ! No, *au contraire* ! Celibacy damages the brain, high-rise buildings bring us closer to God, tests show that a bar of chocolate a day significantly improves children's academic performance, exercise kills, tyranny is just a part of our culture so I'll thank you to keep your cultural-imperialist ideas off my fucking fiefdom, and as for racism, let's not get all preachy about this, it's better out in the open than under some grubby carpet. That extremist is a moderate ! That universal right is culturally specific ! This circumcised woman is culturally happy !³

Ce qui est dénoncé ici, c'est en fait la volonté de s'affranchir à tout prix de toute grille idéologique : lorsque tout devient « spécificité culturelle », la perception est subordonnée à une illusion de vérité culturelle intrinsèque qui ne fait que remplacer l'illusion de vérité universelle. La fiction a donc un rôle militant, que Rushdie embrasse courageusement, de souligner les fluctuations possibles de la perception et proposer en même temps un choix éthique. Il me semble qu'un écrivain comme Rushdie rejoint en cela un écrivain comme Rudyard Kipling, bien que leurs choix idéologiques semblent opposés : le même souci de rendre compte de la diversité des perceptions, donc de l'étranger dans le texte, accompagné du même souci d'engagement éthique. Ce parallèle, que j'aime faire, est encore rejeté violemment – pour raisons idéologiques, justement...

3. *L'humour*

Comment se pratique ce mouvement dans le texte ? Il se manifeste par une coulisse permanente entre systèmes, et que je suis tentée d'appeler l'humour. Cet état permanent du langage se manifeste chez Kipling déjà par un recours aux jeux de mots inter-culturels et inter-linguistiques. Wittgenstein nomme le moment de prise de conscience d'un changement possible de perception, « the dawning of an aspect ». C'est un moment éphémère de mise en suspension de l'interprétation, un moment de coulisse

³ Salman Rushdie, *The Ground Beneath Her Feet*, London, Jonathan Cape, 1999, pp. 352-353.

entre deux images possibles (l'exemple qu'utilise Wittgenstein pour illustrer est le « lapin-canard » de Jastrow, une figure qui semble être soit un lapin soit un canard, selon le « point de vue »⁴) : « If you search in a figure (1) for another figure (2), and then find it, you see (1) in a new way. Not only can you give a new kind of description of it, but noticing the second figure was a new visual experience. »⁵ Les jeux de mots transfèrent cette question de perception au langage : le nom du dieu « Ram » par exemple, investit une image différente lorsqu'il est qualifié de « battering » Ram. « Untouchable », la désignation des hors-caste en Inde, s'éclaire d'une lumière tout à fait sinistre lorsque le narrateur de *The God of Small Things* évoque, en exploitant la logique de la grammaire anglaise, « a Touchable wife, two Touchable daughters... »⁶ : quel est donc le sens de cette « intouchabilité » et son contraire ?

Le jeu avec le langage a donc une fonction critique et subversive, mais non parce qu'il fait sortir de la langue institutionnelle grammaticale, ou des images imposées par les lieux communs, mais justement parce qu'il traite avec elles en traitant d'elles. Le jeu permet de rappeler la possibilité permanente du glissement, de la coulisse ou « dawning of an aspect » évoqué par Wittgenstein : c'est dans ce moment de suspension que ménage le langage, que se situe l'« étrangèreté » du texte littéraire.

Emilienne Baneth-Nouailhetas est maître de conférences en littérature anglaise, actuellement en détachement au CNRS, et spécialiste de la littérature anglo-indienne (en particulier sur Kipling, Rushdie, Arundhati Roy). Elle est l'auteur de Le Roman anglo-indien de Kipling à Paul Scott (Presses de la Sorbonne Nouvelle, 1999). Elle travaille principalement sur les problématiques de l'idéologie, et de l'humour.

⁴ Ludwig Wittgenstein, *Philosophical Investigations*, trad. G.E.M. Anscombe, (1953), Oxford, Blackwell Publishers, 1997, p. 194.

⁵ *Ibid.*, p. 199.

⁶ Arundhati Roy, *The God of Small Things*, London, Flamingo, 1997, p. 259.